

## Elisabeth Roudinesco

J'avoue ne pas aimer le terme « soin » qui a pris dans notre société une importance considérable du fait de l'extension du mot anglais « care » et de l'idéologie dite « humanitaire ». Il y a désormais une philosophie du «soin» dont le propos est d'opposer à l'idée de révolution celle de réparation : on soigne la société plutôt que

de vouloir la changer. Je dirais même que « care » relève d'un vocabulaire féministe à double tranchant : on a toujours en effet attribué aux femmes une capacité d'être les mères soignantes des sujets en souffrance, et par extension de la collectivité, alors que l'on attribue aux hommes une puissance virile destructrice : ils font la guerre et les femmes soignent leurs blessures ou les attendent au foyer. Les hommes meurent et les femmes sont en deuil. Mais on sait aujourd'hui que cette analyse différentielle ne vaut pas grand chose puisqu'avec l'égalité de droits en marche, on voit que les femmes peuvent se révéler, dans leurs actes, tout aussi violentes et guerrières que les hommes.

Traditionnellement en politique, on associe le « care » - ou le soin - à la social-démocratie et on comprend pourquoi puisque celle-ci se donne pour objectif de réformer le monde - de le réparer, de réparer les inégalités - plutôt que de le changer : mais elle survient sur les ruines d'un espoir révolutionnaire déçu. Elle est donc « post-communiste » même si historiquement elle existe en tant que telle à côté du libéralisme et du socialisme (communiste).

Responsabilité, compassion, attention aux souffrances de l'autre : toutes ces valeurs sont les miennes mais je n'ai guère besoin d'en faire une philosophie ou de les théoriser à la place d'un engagement politique.

S'agissant de la médecine et de la relation du sujet à sa maladie, évidemment la notion de soin a une signification puisqu'elle est synonyme de traitement, de cure, c'est-à-dire d'une intervention qui permettra ou non la guérison. Donc, ici, le soin est source d'angoisse. Une attente, un entre-deux entre la vie telle qu'elle était et la probabilité de la mort, de la guérison ou de la chronicité.

En psychanalyse, la notion de « soin psychique » n'est utilisée que lorsque la société elle-même est malade de ses angoisses et de ses pathologies diverses : aujourd'hui donc, elle fait fureur puisqu'il y a cinq millions de personnes atteintes en France de pathologies psychiques traitées majoritairement par les substances psychiques. Les psychanalystes et autres psys sont donc devenus majoritairement des soigneurs de l'âme au sein d'une société « dépressive ». D'où la crise contemporaine des médecines de l'âme qui sont plutôt faites, à l'origine, pour éveiller le sujet à son inconscient et qui, dorénavant, doivent l'aider d'abord à soigner ses symptômes au point d'ailleurs d'être confondues avec des potions, des médecines magiques ou des approches dites « alternatives ». Telle est donc l'ambiguïté du terme de « soin » : prendre le temps, dans ce domaine, ce n'est pas soigner comme en médecine, ce n'est pas seulement faire disparaître un symptôme, mais aider à une exploration de soi qui n'est plus souhaitée du fait du grand malaise social que nous traversons.